

Le péché de Westphalie

Robert Richard

Volume 48, Number 4 (274), November 2006

Une littérature et son péché

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32782ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Richard, R. (2006). Le péché de Westphalie. *Liberté*, 48(4), 78–88.

Le péché de Westphalie

Robert Richard

La westphalisation de la culture

Avouons que le XX^e siècle était un moment plutôt mal choisi pour ériger une littérature nationale. La mort de Dieu, annoncée par Nietzsche en 1882 (*Gai savoir*, 343), aurait dû entraîner comme dans une suite logique la mort de *tous* les métarécits quels qu'ils soient. Comment écrire de la poésie après Auschwitz ? avait demandé Adorno¹. Comment même songer à mettre sur pied une littérature nationale après Nietzsche et la mort de Dieu ? Et pourtant, c'est précisément ce qu'ont voulu faire ces nouveaux pays — et ils étaient nombreux — issus de la grande décolonisation des années 1950–1960 : chacun aspirait à construire un métarécit national, avec, pour marque distinctive ou pour insigne, une littérature autochtone, bien à soi. Le Québec des années 1960, qui n'était pourtant pas une colonie au sens propre de ce terme, s'était tout de suite reconnu dans ce mouvement de décolonisation. C'est comme s'il pouvait enfin y déchiffrer son destin — *aujourd'hui raté*, ajouterait un Jacques Godbout, qui en fait le bilan, dans un entretien récent accordé à la revue *L'Actualité*. Godbout ira jusqu'à évoquer la disparition éventuelle du Québec avant la fin du XXI^e siècle. Dans cet entretien où se mêlent sagesse des nations et fatigue culturelle du Québec français, Jacques Godbout a tout de même ceci à dire sur l'euphorie de ces jeunes écrivains québécois (dont il était), et pour qui tout avait semblé possible, à l'aube de la Révolution tranquille :

Nous avons voulu créer une littérature nationale, parce qu'un pays qui n'en a pas est un pays qui n'a

¹ La citation exacte est la suivante : « Écrire un poème après Auschwitz est barbare ». Theodor Adorno, *Prismes : Critique de la culture et de la société* [1951], Paris, Payot, 1986, p. 23.

pas d'existence nationale ni d'existence internationale. Il faut un drapeau et une littérature, le reste suit [...] Puis, nous avons convenu que si nous écrivions suffisamment de volumes, un jour il y aurait deux ou trois mètres de littérature québécoise sur les étagères et ça y resterait².

On avait donc espéré boucler le tout, drapeau et littérature nationale compris, en l'espace de quelques décennies. Les vieux pays d'Europe avaient mis plusieurs siècles pour effectuer cette tâche colossale. Nous allions le faire au pas de course, dans l'allégresse générale, car plus rien ne pouvait ni ne devait s'interposer entre nous et notre destin collectif...

Mais de quoi, on peut se le demander aujourd'hui, était tributaire ce désir de fonder un métarécit national/littéraire ? Une fois engagé, le processus de démembrement des métarécits aurait dû en principe se poursuivre jusqu'à ce que poussière s'ensuive. Pourquoi cet arrêt en pleine course ? Pourquoi cette pause précisément à hauteur *nationale* ? D'ailleurs, la course s'est effectivement poursuivie : à peine esquissée, la littérature québécoise s'est vite morcelée en « littérature féminine », « littérature immigrante », « littérature *gay* », et ainsi de suite. Mais cette dégringolade avait beau s'accélérer, que c'était toujours la *nation* (au sens d'appartenance) qui, dans cette chute précipitée et tout en cascade, servait de modèle à chaque cran d'arrêt. C'est donc le modèle *national* qu'on recréait à chacune des étapes, en deçà de la nation officielle — si bien que la question de départ reste entière : pourquoi cette halte à hauteur *nationale* ?

La réponse est peut-être à repérer dans Westphalie. Le défi que le Québec s'était donné était de se tailler une place sur une scène internationale que l'on peut qualifier, justement, de *westphalisée*.

² Michel Vastel, « 2076 : La fin de la nation française d'Amérique », *L'Actualité*, 1^{er} sept. 2006, vol. 31, n° 13, p. 21.

En 1648, le traité de Westphalie³ avait découpé l'espace géopolitique de l'Europe en un ensemble d'États, disposant de frontières tenues mutuellement pour « inviolables ». Le concept d'équilibre des forces (*balance of powers*), élaboré au fil de la pratique diplomatique anglaise des XVIII^e et XIX^e siècles, allait mettre la dernière main au travail amorcé par Westphalie. Parmi les caractéristiques des États modernes qui en sont issus, il y a la constitution d'armées permanentes (pour protéger l'intégrité des frontières contre d'éventuels envahisseurs) et l'expression par une élite d'un fait *national*, pouvant aller jusqu'au chauvinisme.

Or, au cours des XIX^e et XX^e siècles, ce modèle westphalien, conçu au départ pour régler des problèmes d'ordre strictement politique, va déteindre sur la sphère culturelle. Ainsi, quand on se mettra à parler de « culture », à discuter ou à deviser tout spontanément de « littérature », ce sera, mais sans qu'on en soit du tout conscient, dans une langue formatée par Westphalie. On sait comme il peut être agaçant ou déplaisant d'entendre un francophone s'exprimer dans une langue truffée d'anglicismes. Or quand nous nous entretenons de littérature ou de culture en général, la langue que nous empruntons est truffée de *westphalismes*. Et personne n'en éprouve le moindre malaise — au contraire ! Le ton *Westphalie* serait tout simplement devenu comme une seconde nature pour nous. C'est le cas pour Jacques Godbout, dans l'extrait qu'on vient de lire. Et c'est encore plus le cas de Madeleine Gagnon quand elle signe, dans *Le Devoir*, un appel à la censure contre David Homel. Homel, rappelons-le, avait eu l'impertinence d'écrire dans le quotidien français, *Le Monde*, que notre littérature n'était pas digne de frayer sur la scène internationale, en compagnie des grandes littératures de ce monde (américaine, britannique, française, etc.) : manque d'envergure dans nos thématiques, toutes trop régionales et régionalistes,

³ Le traité de Westphalie met fin à la guerre de Trente Ans, qui était une guerre des religions.

avait diagnostiqué Homel⁴. Il n'en fallait pas plus pour que Madeleine Gagnon réclame sur le champ la mobilisation d'une armée de spécialistes, ayant pour mandat — *westphalien*, on l'aura deviné — d'assurer, contre le profanateur Homel, l'intégrité de notre littérature et de notre *fait* national :

Jamais *Le Monde* n'aurait permis une condamnation globale d'une littérature nationale, qu'elle soit belge, antillaise, ivoirienne, maghrébine, libanaise ou n'importe laquelle des autres littératures francophones, toutes invitées d'honneur au Salon du livre de Paris. Jamais ! Et pourquoi le Québec ? On se le demande. Moi, en tout cas, je demande à toutes les organisations préoccupées par la défense et l'illustration de la littérature québécoise de se regrouper dans un texte commun et de faire circuler une pétition sur Internet à l'attention du journal *Le Monde*⁵.

C'est là un véritable coup de semonce que Madeleine Gagnon tire au-dessus de la mêlée. De quoi faire réfléchir quiconque chercherait, après Homel, à s'interposer entre nous et notre destin collectif ! Que conclure de tout ceci sinon que Jacques Godbout a des réflexes *westphaliens* et Madeleine Gagnon des indignations *westphaliennes* ?

Le respect

Et de fait, c'est tout l'Occident culturel qui pratique la langue de Westphalie — ce dont le multiculturalisme nous fournit la preuve quotidienne. Avec ses mœurs où sont tenus pour exigibles la reconnaissance et le respect mutuels, le multiculturalisme présente le plus bel exemple — un cas d'espèce et d'école, pourrait-on dire — de la *balance of powers* westphalienne, étendue au domaine de la culture. On se retrouve avec une manière de *mutual*

⁴ Le titre du court article de David Homel dit tout : « La littérature québécoise n'est pas un produit d'exportation », *Le Monde*, supplément « Spécial Salon du livre de Paris 2006 », 17 mars 2006, p. 11.

⁵ Madeleine Gagnon, *Le Devoir*, 22 mars 2006, p. A-4.

admiration society. Mais à quoi bon un club où la seule activité admise au programme est de s'entr'admirer ? À quoi bon une assemblée, un forum, un manège, où, sous la protection d'une phalange de fonctionnaires et de commentateurs attirés (comme le souhaite Madeleine Gagnon), « chacun ne [fait] plus entendre que le son fondamental, éternel, de sa nature⁶ » ?

Cette question d'un respect *exigible et exigé* mérite qu'on s'y arrête. Car elle est le *tuf* sur lequel se fonde la lettre de Madeleine Gagnon. C'est ce même tuf qui sert de socle moralisateur aux différents discours encenseurs de la diversité culturelle. Il nous faut donc faire ici un commentaire de type kantien — *avis est donné !* Kant se sépare des moralistes anglais sur la question du respect et du rôle qu'il joue dans la constitution de la loi morale. Pour le philosophe de Königsberg, *le sentiment de respect* qu'il est possible d'éprouver pour telle ou telle entité dans le monde sensible *ne doit pas servir de fondement à la loi morale*. Plutôt, seule la loi morale est digne de respect, et éventuellement celui ou celle dont les actions sont une défense et illustration de la loi morale. Cela veut dire que le mouvement spontané de sympathie qu'il nous arrive de ressentir pour tel groupe d'hommes ou de femmes ou pour les démunis — ou même pour les riches, si on est à droite dans le spectre politique —, ou encore pour les cultures nationales ou tribales de ce monde, ce type de mouvement de sympathie ne constitue pas un socle convenable ni même acceptable sur lequel ériger la loi morale. Pourquoi une position aussi *hard* de la part de Kant ? Après tout, le respect, la déférence, la considération, etc., sont tous de bons sentiments. Et si les bons sentiments ne font pas de la bonne littérature, ils peuvent peut-être donner lieu à de bonnes lois. Ne devrait-on pas tenter de corriger ou, si vous voulez, de soutenir l'individu ou le peuple qui, quand il s'agit de manifester son respect, manque de cette franche spontanéité qu'on aimerait lui voir ? Il faut faire de l'individu un

⁶ Friedrich Hölderlin, *Hypérion*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1973, p. 81.

animal « grégaire » — n'en déplaît à Nietzsche. D'où l'utilité de lois fondées sur le respect souhaité et souhaitable, question de venir en aide à l'individu ou au peuple qui a perdu l'habitude du respect, non ?

On voit peut-être déjà où je veux en venir. Poursuivons tout de même. Prenons l'exemple — un peu extrême, il est vrai — du totalitarisme. Le totalitarisme est passé maître dans l'art de fonder la loi sur le respect. Voici comment cela fonctionne : le dictateur trouve normal que son peuple lui voue respect et gratitude ; il va donc s'employer à fonder les lois de son régime *sur ce respect* qui lui est dû en tant que premier bienfaiteur de son peuple. Le problème est le suivant — et on l'aura sans doute déjà deviné — : de telles lois ne peuvent pas ne pas avoir pour effet de situer le dictateur dans un au-delà de la critique et donc... à l'abri des David Homel de ce monde⁷. Ainsi ces David Homel seront-ils traités de « citoyens ingrats ». On les qualifiera de « petits pamphlétaires égarés », et on leur ordonnera de comparaître devant une foule compacte, un politburo, gardien des orthodoxies *west-phaliennes* du monde culturel, interculturel et multiculturel. Ainsi force fera-t-il droit — comme au bon vieux temps ! C'est le danger qui est encouru quand le sentiment de respect est vu comme pouvant être antérieur — et donc comme pouvant servir d'assise légitime — à la loi. Et c'est dire le *tuf* qu'il y a, dans la lettre de Madeleine Gagnon, c'est-à-dire un *quelque chose* de primitif et de nu (pour citer Barthes *contra* Picard). En lisant l'attaque, la charge, que Madeleine Gagnon mène contre David Homel, on croirait assister « à quelque rite d'exclusion mené dans une communauté archaïque contre un sujet dangereux⁸... »

⁷ Cela dit, l'article de Homel n'en est pas moins malhabile. Et que *Le Monde* ait accepté de publier cette copie de cégépien en mal de *provoc'* est un réel mystère. Pour ce qui est de Madeleine Gagnon, celle-ci aurait pu nous épargner ses états d'âme *ad hominem*. Traiter David Homel d'« écrivain mineur » et de « petit polémiste au parcours erratique » n'est pas digne d'une académicienne.

⁸ Roland Barthes, *Critique et vérité*, Paris, Seuil, 1966, p. 10.

Remarquez que ce ne sont pas toujours des lois — pas toujours le code juridique dans sa forme pure et dure — qu'on va utiliser pour *disposer* un individu à l'attitude respectueuse. Il y a aussi les appels subtils au conformisme : les pressions sociales, les menaces jamais ouvertement formulées de mise à l'écart ou de marginalisation, etc. On met le dissident, l'impertinent à l'index, on ne l'invite plus comme conférencier, etc. Or, quand on estime d'emblée, comme le fait Madeleine Gagnon, que la littérature québécoise est, en elle-même et pour elle-même, digne de respect, eh ! bien, on prend les moyens pour obliger à ce respect. Et c'est ce que fait Madeleine Gagnon, dans un élan qui donne à la pression sociale qu'elle exerce la rigidité de la loi — le tout, je le précise de nouveau, étant fondé sur le sentiment d'un respect tenu pour exigible. C'est ainsi que, à coups de lois — ou de pressions sociales, ce qui est parfois plus efficace —, on assure la grande *balance of powers* toute *westphalienne* des cultures. Fin du commentaire kantien⁹.

Mon propos, ma thèse si vous voulez, est donc que *l'idée* qu'on se fait aujourd'hui de la littérature et de la culture en général — non seulement au Québec, mais dans l'ensemble du monde occidental — tire son inspiration de Westphalie. Et c'est peut-être là qu'on peut commencer à parler d'un péché qui serait justement le « péché de Westphalie ». Ce péché, on peut le définir comme étant la manipulation ou le dévoiement des discours sur l'art *par* des dispositifs politiques et diplomatiques dont les origines se perdent dans la nuit des temps *westphaliens*. C'est une époque (1648) où l'on croyait avoir mis un terme à la guerre des religions. Alors qu'on aurait en réalité tout simplement changé le fusil religieux d'épaule : la foi en Dieu est remplacée par la foi en un

⁹ Mon commentaire s'inspire librement de Kant qui ne parle évidemment pas de totalitarisme ni de *balance of powers*, etc. Par exemple, Kant ne parle pas d'un dictateur qui se mettrait à l'abri de la critique, mais de « présomption » fondée dans « l'amour de soi ». Emmanuel Kant, « Des mobiles de la raison pure pratique », *Critique de la raison pratique*, Paris, PUF, 1943 [1788], p. 75-94.

drapeau national. Cela dit, le péché de Westphalie n'a rien à voir, ou très peu, avec l'idéologie d'une littérature engagée, combative et combattante : la *westphalisation* de la littérature est un phénomène plus subtil, plus décalé et, de ce fait, occulte et sournois. Sournois, parce que, sans dire son nom, elle a pour effet de tenir ou de retenir l'art dans les rets de la nation, et pour ainsi dire suspendu artificiellement au-dessus de l'abîme qui l'attend tout en bas, et qui constitue peut-être le destin, le *terminus ad quem*, de l'art.

Les attracteurs étranges

Je disais au tout début que le processus de démembrement de l'ontologie rationnelle, annoncé par Nietzsche, aurait dû se poursuivre — du moins, en principe — jusqu'à ce que poussière s'ensuive. Or il semblerait plutôt que la mort de Dieu se soit terminée sur un miracle dont on aurait bien pu se passer : la multiplication inopinée des idoles, dieux et déesses de circonstance — comme si on avait eu froid aux yeux. *La Métaphysique est morte, vive les métaphysiques locales !* C'est-à-dire qu'on a voulu mettre fin à cette chute — enivrante, il est vrai, mais tout de même terrifiante —, en retenant tout ce qu'on pouvait dans le filet de la nation ou plus généralement dans les mailles du *national*. Cela s'appelle « sauver les meubles » ou « limiter les dégâts », pour ne pas citer le fameux « *damage control* » des agences de communications et de leurs *spin doctors*, étourdis et étourdissants.

Et si on posait plutôt le problème ainsi, à savoir que, après Nietzsche, la pratique de l'art ou de la littérature ne serait possible qu'en vertu de la mort de Dieu ? En recadrant la problématique de cette façon, je m'inspire de la réponse qui avait été faite à Adorno par des poètes comme Paul Celan et Péter Szondi : « Après Auschwitz, la poésie n'est possible qu'en vertu d'Auschwitz ! » Si tel est le cas — que la mort de Dieu représente le point de fuite sur lequel l'art braque son collimateur —, l'art et la littérature pourraient être vus comme *posant délibérément et effrontément*

un défi. À qui, à quoi ? Aux agitateurs de drapeaux quels qu'ils soient. Au fond, l'art n'a peut-être qu'un seul sujet : non pas nos croisades, mais notre *finitude*. Une finitude que nous partageons avec les hommes et les femmes de *toutes* les époques et de *tous* les continents et pays de la terre. Heidegger définit l'homme (le *Dasein* ou l'être-là, pour emprunter son langage), comme un « être-pour-la-mort ». En ce sens, la mort, ce n'est pas uniquement ce qui met fin à notre existence biologique, mais ce qui traverse et informe notre existence... L'œuvre d'art qui touche à ce point sensible et paradoxal (pour dire vite : la mort comme source de vie) est universelle. Ainsi l'œuvre qui survit à son époque, et que pour cette raison on qualifie d'*immortelle*, serait celle qui a réussi à déployer la mort de Dieu — et donc le principe même du démembrement — en une multitude « d'attracteurs étranges » (René Thom).

Pavillon de complaisance

Si l'œuvre d'Hubert Aquin vous vient spontanément à l'esprit, à ce moment précis, ce n'est pas surprenant : « Le Verbe est entré en elle. Celui qui, comme Éva, contemple cette splendeur caverneuse est voué à la mort¹⁰ », peut-on lire dans l'ultime paragraphe de *Neige noire*.

Aquin — l'écrivain Aquin — a mis le cap sur le Verbe... Et c'est le défi qu'il lance à la société québécoise, mais pas seulement à cette société. Car la question est bien de savoir ce que l'écrivain doit faire dans ce monde tout encombré de drapeaux ? La réponse : poursuivre son périple en haute mer vers le Verbe ou vers l'Être, pourrait-on dire en s'inspirant de Heidegger. Pour Heidegger, le poète, disons l'écrivain, est celui qui, au sein de l'étant (au sein du monde), s'expose à l'Être. Les autres sont ceux qui, au sein de l'étant, militent pour l'étant.

¹⁰ Hubert Aquin, *Neige noire*, Montréal, BQ, 1997 [1974], p. 277.

Je cite Hubert Aquin, mais j'aurais pu aussi bien citer le magnifique roman *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1966) de Marie-Claire Blais ou le grandiose *Kamouraska* (1970) d'Anne Hébert, ou encore, ce remarquable roman qu'est *La Scouine* (1918) d'Albert Laberge (et chacun pourrait sans difficulté ajouter à cette liste), qui sont toutes des œuvres dont il est possible de dire qu'elles sont l'approbation de la vie jusque dans la mort¹¹. L'érotisme de l'écriture et de la lecture est à trouver là et nulle part ailleurs.

L'écrivain — en fait, l'art en général — navigue toujours en battant pavillon de complaisance. Et c'est d'ailleurs ainsi — en battant pavillon de complaisance¹² — que l'écrivain parvient à résister au grand mensonge sociologique qui découle directement du péché de Westphalie. C'est ainsi que l'œuvre de l'écrivain présente *un défi* pour tel individu ou pour tel groupe d'individus ou pour tel peuple, enfin pour l'ensemble de l'humanité (« la classe d'êtres raisonnables¹³ », comme le dit Kant). La question n'est pas : *Quelle est notre identité nationale québécoise à préserver, à vanter, à exhiber et finalement à vendre sur toutes les scènes du monde (Salon du livre de Paris, Foire du livre de Francfort, etc.) ?* La question doit subir une inversion, pour devenir celle-ci : *Jusqu'où notre collectivité (ou une collectivité quelconque) est-elle en mesure de soutenir, voire de tolérer une subjectivité comme celle d'Hubert Aquin ou de Marie-Claire Blais ou de Joyce ou de Sade ou de Dante — ou de Paul-Émile Borduas ou de Gilles Tremblay (pour citer la peinture moderne et la musique contemporaine dans ce contexte) ?* Voilà la vraie question. Si l'on peut la qualifier de « vraie », c'est

¹¹ On aura reconnu l'ombre portée du célèbre énoncé de Georges Bataille (*L'érotisme*, Paris, Minuit, 1957, p. 17).

¹² La consigne s'applique également aux écrivains immigrants qui ne doivent pas battre le pavillon de leur pays d'origine ni celui du pays d'accueil : en tant qu'écrivains, ils doivent tout simplement poursuivre leur parcours, leur périple, en battant pavillon de complaisance.

¹³ Emmanuel Kant, « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique » [1784], *La philosophie de l'histoire*, Paris, Denoël, 1947, p. 31.

que cette question permet de saisir ceci : *la subjectivité est une cause commune*. La subjectivité n'est pas une cause privée, dont le sort est entre les mains de l'individu civique, psychologique. La subjectivité est, au contraire, la seule *cause commune* qui vaille. La subjectivité d'Hubert Aquin, celle de Marie-Claire Blais, celle d'Albert Laberge (etc.) sont, chacune, une cause commune. Et ces subjectivités *sont* la cause commune des Québécois. Mais les Québécois sont-ils à la hauteur de ces subjectivités ? La collectivité québécoise a-t-elle l'audace de Marie-Claire Blais ou d'Albert Laberge ou de Serge Garant ou de Claude Gauvreau ? Ces écrivains, compositeurs, peintres ont eu et ont de l'audace. Et les Québécois doivent avoir l'audace de cette audace. *Avoir l'audace de l'audace*, tout est là... Non pas pour former une nation forte, invincible. C'est même le contraire.

Quand nous lisons Hubert Aquin ou Anne Hébert — ou James Joyce ou Mordecai Richler ou Dante ou Montaigne ou Homère ou Virgile —, nous ne sommes ni Québécois, ni Irlandais, ni Chinois, ni Romains... Nous sommes des apatrides, sur un radeau à la dérive. Des émigrants. Des *boat people* dont le périple sans fin n'a d'autre but que de *défaire* ou de *dénouer* le péché de Westphalie. Quand nous sommes des lecteurs, notre activité consiste — sans qu'on le sache nécessairement — à laver ce monde du péché de Westphalie. Chaque nouvelle poésie, chaque nouvelle œuvre romanesque, chaque nouvelle œuvre de musique, chaque nouvelle pièce de théâtre représente un *défi* à poursuivre — sans fin, sans relâche, sans répit — la *dé-westphalisation* de la culture.